

# VALLÉE DU SILICIUM, DE ALAIN DAMASIO

Par Michel Payen



Alain Damasio est un des très grands auteurs de science-fiction. Mais c'est un auteur rare dans cette spécialité : entre ses deux immenses succès, *La Horde du Contrevent* (La Volte, 2004 ; Grand prix de l'imaginaire 2006) et *Les Furtifs* (La Volte, 2019 ; Grand prix du Meilleur livre Lire et Grand prix de l'imaginaire 2020), se sont écoulées quinze années durant lesquelles Alain Damasio a néanmoins publié, en 2009, une version remaniée de son premier roman, *La Zone du Dehors* (2001), des essais, des nouvelles, ainsi que nombre d'articles.

*Vallée du silicium* n'est pas un roman de science-fiction. Le livre développe sept chroniques analysant les séjours de l'auteur dans la Silicon Valley, analyses technocritiques suivies d'une nouvelle dont le titre, selon un procédé producteur de sens dont Damasio est familier, est une transformation du titre du livre qui de « Vallée du silicium » devient « Lavée du silicium ».

Le livre présente une singularité qui interpelle dès la première occurrence : la présence d'accords au féminin là où l'on attendrait le masculin en tant que forme du neutre. À notre époque où la question grammaticale de l'expression du genre et la domination du masculin sont mises en cause, Damasio choisit, pour ne pas employer les formes de l'écriture inclusive lourdes et mal lisibles, de prendre le contre-pied de l'emploi du masculin par la féminisation systématique des pluriels neutres. Ainsi, dans cette phrase où le pronom « vous » représente tous les lecteurs et toutes les lectrices, l'accord est fait au féminin : « L'ennui est votre destin précisément parce que le numérique vous a éduquées à être stimulées sans cesse ... »<sup>1</sup>

La première des chroniques du livre porte sur le Ring d'Apple, l'immense bâtiment en forme d'anneau de 1,6 km (1 mile) de circonférence qui abrite le siège de l'entreprise à Cupertino, comté de Santa Clara, au sud de San Francisco. Le titre de ce chapitre donne le ton : « Un seul anneau pour les gouverner tous ? », sous-titre : « Sur le Ring d'Apple, le centre du monde, le technococon et la réalité mixte ».

Ce bâtiment où s'élaborent les technologies de communication destinées à ouvrir et à élargir le champ des possibles pour leurs utilisateurs est, à l'inverse, très protégé, un lieu fermé ; n'y pénètrent que les personnels autorisés qui, une fois entrés, trouvent là non seulement leur lieu de travail, mais aussi un lieu de vie à la façon des phalanstères des utopistes du XIX<sup>e</sup> siècle.

La notion d'anneau connote l'objet fauteur d'aliénation qui asservit les citoyens, dans le roman *Les Furtifs*, citoyens qui sont contraints de porter un anneau au doigt par lequel transitent toutes leurs données personnelles permettant au pouvoir en place une maîtrise totale sur la population par l'intermédiaire des casques de réalité virtuelle qui offrent à chacun un monde conforme à ses désirs et ses

1 Alain Damasio, *Vallée du silicium*, Ch. 1, p. 29.

fantasmes, monde dans lequel se dissolvent toute pensée critique et toute velléité de revendication et de libération, ce que Damasio appelle le « technococon ».

Le dernier casque d'Apple réalise cet objet d'emprise de façon encore plus sophistiquée en complétant le « technococon » que constituent nos objets connectés et en particulier nos smartphones, objets constituant « une forme de nid numérique qui a révolutionné notre façon de faire territoire »<sup>2</sup>. Mais ce « technococon » n'est pas encore assez englobant. C'est ce que réalise le nouveau casque d'Apple qui par la grâce de la réalité augmentée permet de se trouver au cœur du virtuel sans être coupé du réel. Progrès considérable par rapport au casque de réalité virtuelle qui déporte son utilisateur dans un autre environnement, tandis que ce nouveau casque rapatrie la totalité de ce qu'on est et vit : « mémoire, identités, pratiques, intimités, expériences, culture, sociabilités... »<sup>3</sup> L'histoire de l'habitat, en tant qu'aménagement de l'espace, ainsi, progresse encore : il est passé de la grotte à la maison pilotée par la domotique et voici qu'il « sera désormais la réalité mixte »<sup>4</sup>.

Le chapitre suivant aborde le sujet des véhicules entièrement automatisés sous le titre : « La ville aux voitures vides » et le sous-titre : « Sur la voiture comme allégorie d'une époque, nos autonomies déléguées et la loi du moindre effort ».

Dans la vaste étendue sans relief de la Silicon Valley, où l'on a la sensation de se déplacer « sur une carte mère dans le flot d'une électricité lente »<sup>5</sup>, on ne peut aller d'un point à un autre qu'en voiture. « Dans une société qui entend tout dématérialiser [...] ta voiture soude ton dernier corps »<sup>6</sup>. Mais, même là, la matérialité

2 *Ibid.* p. 30.

3 *Ibid.* p. 34.

4 *Ibid.*

5 *Ibid.* p. 35.

6 *Ibid.* p. 38.

a perdu la partie. « L'ère de l'information a dissous nos bolides dans un trait de lumière »<sup>7</sup>. Voici venue la voiture autonome, celle qui nous ôte encore un peu plus de notre temps d'action, celui qui mobilise nos capacités gestuelles et cognitives. De la sorte, cette création arrive, sans qu'il soit étonnant, dans le processus anthropologique du principe du moindre effort qui sous-tend tout le marché des services. Nous attendons de ces voitures qu'elles assurent un accompagnement de tous nos besoins en déplacement sans les contraintes inhérentes : permis de conduire, acquisition, entretien, parking, etc.

Mais ce qui, au-delà du service, justifie de tels véhicules, c'est la sécurité. En excluant les défaillances humaines de la conduite, le but est de réduire, voire de supprimer, les risques d'accident. Malheureusement, les ratés technologiques existent ; et pire encore, en faisant dépendre les voitures de caméras, de capteurs et de sonars autant que d'un réseau de serveurs informatiques et de relais de communication, la porte est grande ouverte à la malveillance : sabotages et piratages déclencheront d'in vraisemblables pagailles. Et Damasio de brosse en quelques pages une fiction dystopique décrivant ces dérèglements jusqu'à la mort épouvantable du personnage qu'il met au centre et qui va périr du fait même de ces véhicules censés lui rendre la vie facile et lui apporter toute la satisfaction qu'il en attend.

Néanmoins, la perspective des immenses profits à réaliser dans la construction de ces engins lance la concurrence effrénée entre des entreprises dont seules les plus grosses se sortiront d'affaire, entretenant le cercle vicieux des inégalités qui concernera également tout le monde car seuls les plus riches auront accès à ces véhicules. Mais il sera aisé d'introduire la zizanie dans cet environnement d'automates : « Un jour, on résistera. / Pour l'instant on commande des robotaxis Cruise à San Francisco depuis le printemps 2023. Et on subit l'avenir. // Leur avenir. »<sup>8</sup>

7 *Ibid* p. 41.

8 *Ibid*. p. 63.

Les deux chapitres suivants abordent la question de l'altérité dans ce contexte où la technologie est omnipotente. « La ligne de coupe » et « Love me Tenderloin » ainsi que Damasio les a intitulés, montrent à quel point toutes ces technologies de la communication nous isolent et nous coupent les uns des autres en privilégiant les sens à distance (la vue et l'ouïe), en excluant les sens haptiques, séparent les corps et détruisent l'empathie. La pandémie de COVID a encore accentué le processus en ajoutant le danger de la contamination dans tout rapprochement. Soulignant l'indifférence qui accompagne la scandaleuse proximité de l'insolente prospérité des gagnants de la tech avec l'extrême misère du quartier de Tenderloin à San Francisco, au-delà des explications classiques, Damasio y voit surtout la perte du lien dans une société fragmentée et constituée d'individus segmentés où l'on a désappris à être ensemble. Dans la Villa Albertine où il a séjourné, Alain Damasio a rencontré ceux qui, malgré tout, « fabriquent des ponts – pas des murs »<sup>9</sup>. « Je les ai beaucoup écoutés. C'est un privilège magnifique de pouvoir se taire et d'écouter des corps présents, intelligents et généreux. Rien ne nourrit plus une pensée et un imaginaire »<sup>10</sup>.

Une immense fresque murale, dans le quartier de Tenderloin, dépeint en triptyque ce qu'est le quartier et ce qu'il pourrait devenir si tout le monde avait la possibilité d'exprimer librement sa créativité dans la réalité d'une vie sociale inclusive retrouvée, alors que, si « la solution numérique au maintien des liens interhumains »<sup>11</sup> s'inspire de la notion de communauté, la « dématérialisation constitutive des réseaux sociaux fait néanmoins office de solvant sur les solidarités de voisinage en diluant toute présence et tout vécu local commun au profit terminal d'une existence liquide qui va demeurer *remote* »<sup>12</sup> (à distance).

9 *Ibid.* p. 89.

10 *Ibid.* p.90.

11 *Ibid.* p. 108.

12 *Ibid.*

Cette problématique de la place du corps est développée dans la cinquième chronique intitulée « Le problème à quatre corps » et sous-titrée « Sur l'avenir de notre santé, le corps, le décorps & le raccorps... et quelques autres encore ».

Avec les objets connectés qui mesurent l'état de nos fonctions biologiques et nous disent quand et que manger, quels compléments alimentaires prendre, quand pratiquer un sport et lequel, quand dormir, etc., nous sommes sous surveillance et en dépendance. Et nous sommes aussi encore plus isolés. Car ces objets ne parlent que de notre propre personne, comme si celle-ci n'avait pas d'existence sociale : car lorsque ma montre connectée me dit d'aller au lit, elle s'adresse à moi comme à un célibataire sans famille, sans compagne, sans amis, sans personne concernée par mes comportements. D'autant que tous ces objets et les dépenses générées par leurs préconisations coûtent cher et accentuent encore les inégalités et creusent les fossés sociaux. « Il y a celles qui peuvent se surveiller et les autres sur qui personne ne veille. L'avenir radieux ? Ni la prévention ni le soin ne seront plus jamais socialisés »<sup>13</sup>. Et, derrière, les assurances en embuscade pour faire le tri de l'assurable intéressant ou non, et l'application de tarifs en conséquence...

Alors quid de notre corps ? C'est d'abord un corps biologique, un ensemble de fonctions vitales intégrées comme sont tous les êtres vivants. Sur ce corps premier nous en superposons un second, tout un habillage technologique qui nous distancie du premier en nous en faisant le scrutateur et le soignant obsessionnel. Il faut encore ajouter que notre culture nous a enjoint, bien avant la tech, de prendre nos distances avec notre corps premier tellement dégoûtant avec toute sa morbidité. Nous l'avons alors civilisé, « hygiénisé », encadré et protégé des contacts et des contaminations, placé dans un environnement lissé et aseptisé, pour ne plus le sentir dans sa vitalité première. Ce troisième corps, refoulement du corps originel, nous l'avons créé de concert avec la société qui

.....  
<sup>13</sup> *Ibid.* p. 132.

va avec, comme son décor. Ce troisième corps est un « décorps ». Pour autant, le premier corps ne cesse de se rebiffer : « Tout fait symptôme du corps refoulé, tout fait retour : l'anorexie comme l'obésité, le jogging et le fitness, le yoga, la cuisine, le chemsex, les sports extrêmes, le business du bien-être, le bio ... L'art contemporain hurle de l'appel au corps, de son rappel, de sa primauté. »<sup>14</sup>

C'est qu'il faut penser un quatrième corps, un corps de l'ombre et de la profondeur, « un champ de force comprimé dans une boîte noire qui serait aussi une boîte de vitesse, un embrayeur. Ça produit des effets sans prévenir »<sup>15</sup>. Le vivant se manifeste toujours d'une façon ou d'une autre. Des millions d'années d'évolution ont mis au point une puissance vitale que nos enveloppes urbanistiques et technologiques ne peuvent contenir, d'où le rêve de se débarrasser définitivement du corps. Mais cela signifie la disparition de l'espèce humaine. Et, dit Damasio : « Je veux croire que le vitalisme l'emportera toujours. »<sup>16</sup> Le métavers est déjà dépassé. Le tout machine et le totalement virtuel sont *has been*. La réalité tient bon et le premier corps résiste.

Mais comment accorder (mettre en « accorps ») la tech, l'humain et son environnement vital ? C'est le sujet de la sixième chronique du livre : « Trouvère > Portrait du programmeur en artiste », « Sur l'Intelligence Amie, la technologie qui émancipe et l'art de vivre avec nos machines ». En rapportant sa rencontre avec un virtuose du développement informatique, Damasio conçoit qu'il est possible que « l'IA » se fasse amicale et que d'artificielle, elle devienne amie. Pour cet artiste de la programmation numérique, machines et code ne sont que des outils dont il faut apprendre à se servir pour ne pas en devenir tributaire, mais au contraire pour en faire des prolongements de soi et des extensions de sa propre créativité. Ainsi, nulle crainte d'un avenir porteur d'un conflit humain/machines comme

14 *Ibid.* p. 146.

15 *Ibid.* p. 149.

16 *Ibid.* p. 160.

nombre de fictions l'imaginent avec des « Terminators » venus du futur pour tenter de modifier l'Histoire, en supprimant des causes pour changer leur enchaînement.

C'est affaire de langage. La programmation, le développement ou le codage, puisque ces trois mots disent ce qu'il faut faire pour que la machine réalise ce que l'on a projeté, supposent la maîtrise de langages que la machine « comprend », entendez : capables de mettre au travail des composants électroniques (voire, peut-être, un jour, quantiques...) qui vont réaliser des tâches reposant sur des calculs et selon des logiques ayant une finalité. Comme toutes les langues, ces langages de programmation ont un vocabulaire et une syntaxe. Une assez bonne maîtrise des mathématiques y est bienvenue. En intelligence artificielle, le calcul matriciel, les statistiques et les probabilités, par exemple, sont indispensables pour analyser l'énormité des data et organiser leur chaos brut.

Mais comme pour tout langage, ce qu'il produit dépend de celui qui le manie, de l'utilisateur de base jusqu'au poète. « On reconnaît volontiers un artiste à la manière dont il évoque sa matière première, puis la malaxe. Le talent se devine lorsqu'on éprouve à quel point la synesthésie infuse dans la façon dont il [en] parle »<sup>17</sup>. Cet artiste, Alain Damasio l'a rencontré à San Francisco. Il l'appelle Grégory Renard. C'est un programmeur qui « se définit comme un entrepreneur-chercheur dont l'expertise fondamentale est le NLP, *Natural Language Processing* ou Traitement automatique du Langage Naturel, en français »<sup>18</sup>. Le langage, en effet, reste « le seul moyen réellement intelligent d'accéder au cerveau humain et d'interagir avec lui [...] Bref ... de discuter ! »<sup>19</sup>.

De plus, Gregory Renard fait travailler ensemble plusieurs IA et plusieurs *bots* usant du collectif et non en cherchant le code dominant

---

17 *Ibid.* p. 166.

18 *Ibid.* p. 169.

19 *Ibid.* p. 172.



ou le plus efficace. « À la lumière d'une méthode se trahit toujours une vision du monde »<sup>20</sup>. D'ailleurs Gregory est non seulement un fédérateur d'outils, mais il travaille aussi à protéger la démocratie du cancer de tout ce que propage la propagande d'extrême droite quand « IA » pourrait être l'acronyme « d'Injection d'Aggression » ; et plus encore, « Greg » développe le projet d'enseigner les valeurs humaines à une machine afin de l'entraîner à détecter sur les réseaux, voire dans des documents internes d'entreprises, leur prégnance ou leur absence. « La fameuse Responsabilité Sociétale des Entreprises y trouvera une forme d'évaluation »<sup>21</sup>.

Ainsi se dessine un avenir pour l'IA qui pourra devenir une Intelligence Amie, « My IA, Myia », une IA bienveillante et protectrice. Mais il ne faut pas tomber en dépendance. La machine et ce qui la guide doivent rester des outils dont il faut s'assurer la maîtrise. Comme le fait Greg. Mais, peut-être n'est-ce pas à la portée de tous...

*Pour Grégory Renard, l'époque que nous vivons est extraordinaire. [...] Là où effondrement et déclin règnent sur nos imaginaires français, lui qui évolue au cœur du monde qui se fait est en train de fabriquer les technologies qui pourraient réinventer nos relations à l'information, aux machines et à nous-mêmes. [...]*

*Cette chronique est pour lui – et pour toutes les machines de dialogue qui seraient un jour capables de ça – agrandir un peu les fenêtres par lesquelles nous jetons un regard sur nos mondes. Je ne me fais guère d'illusions : rares sont les Renard [...]*<sup>22</sup>

Enfin, la dernière chronique est une réflexion sur puissance et pouvoir : « Pouvoir ou puissance ? Sur la technologie comme économie

20 *Ibid.* p. 173.

21 *Ibid.* p. 174.

22 *Ibid.* p. 197.

de désirs, le biopunk face au cyberpunk, le combat subtil des imaginaires et l'éducation qui peut nous libérer ».

Comme Nietzsche distinguait outil et système, ce qui prolonge nos capacités et nous donne la maîtrise de notre environnement, et ce qui, à l'inverse, nous emprisonne et nous aliène, il nous faut distinguer pouvoir et puissance, cette dernière étant la capacité à faire tandis que l'autre n'est que volonté de faire faire. Or ce qu'ont fait les entreprises de la tech c'est précisément nous déposséder de notre capacité à faire par l'imposition de l'usage de machines séduisantes qui viennent succéder de façon « soft » aux serfs et aux esclaves. C'est une « machination » au double sens de réduction à la machine et de complot. « La Machination nous a hominisés, continûment, sans vraiment nous humaniser. Elle nous a donné le pouvoir – tout en nous retirant nos puissances »<sup>23</sup>.

*Si le transhumanisme croit qu'il manque à l'homme quelque chose que seule la technologie peut lui apporter, j'ai la tranquille et furieuse conviction que l'être humain a en lui absolument tout ce dont il a besoin pour une vie pleine<sup>24</sup>.*

Mais notre paresse, le principe du moindre effort, notre tendance à la satisfaction de nos désirs *hic et nunc*, nous conduisent à créer des objets tels qu'on peut se laisser aller à se mettre sous leur emprise et à en accepter la domination, tout en faisant semblant de croire à leur innocuité, ce qui est plus que de la naïveté : « C'est une faute politique »<sup>25</sup>.

Ce qui est en jeu, c'est le futur. C'est le sujet sur lequel les leaders de la Silicon Valley et les auteurs de science-fiction se croisent avec des polarités inverses, les premiers construisant le futur au présent pour susciter de l'envie et en faire du profit, tandis que

23 *Ibid.* p. 205.

24 *Ibid.*

25 *Ibid.* p. 210.

les autres, au travers des mythes de la fiction « viennent redonner sens à ce que nous n'arrivons plus à appréhender »<sup>26</sup>. C'est alors que la fiction réveille la conscience d'une dépossession. « La nôtre est au moins double : dépossession écologique d'une Terre dont nous ne décidons pas de limiter la surchauffe [...] et dépossession de toute maîtrise globale au sein d'une technosphère qui s'est tellement densifiée qu'elle produit une seconde nature artificielle et luxuriante »<sup>27</sup> (étouffante ?)

La technologie nous dévitalise. La solution est de renouveler notre alliance avec la nature plutôt que d'entrer dans le projet de couplage avec les machines « qui ne font que reproduire ce que nous disons et chantons déjà, ce que nous calculons, en plus mal, ou ce que nous avons dorénavant "la flemme" d'assumer »<sup>28</sup>. D'où la préférence pour le travail de l'écrivain et son rapport au langage fait d'une incommensurable richesse d'humanité et de créativité plutôt que le faux langage des machines qui ne font que copier, mimer, restituer avec un semblant d'habits neufs du déjà connu.

Pour autant il ne s'agit pas de rejeter la technologie. L'humanité lui doit sa survie et son développement, mais « ce qui manque à notre temps c'est un art de vivre avec les technologies »<sup>29</sup>. Pour cela il faut rétablir une relation saine avec la tech.

*La puissance donc plutôt que le pouvoir. Ma puissance plutôt que leurs pouvoirs. Ma puissance de vivre et d'agir par moi-même avec les forces qui me traversent [...]. Ma puissance d'éprouver le monde par mon cœur et mon corps pour persévérer dans mon être pour reprendre la splendide expression de Spinoza<sup>30</sup>.*

.....  
26 *Ibid.* p. 212.

27 *Ibid.* p. 214.

28 *Ibid.* p. 217.

29 *Ibid.* p. 229.

30 *Ibid.* p. 235.

Enfin, Damasio achève son livre avec une nouvelle dystopique dans laquelle le climat se venge du tout technologique et de ses conséquences écologiques désastreuses. Une immense tempête désurbanise San Francisco où la végétation va reprendre ses droits. Ce à quoi assiste un « technophile » depuis son appartement situé en haut d'une tour de 42 étages où il habite avec sa fille et sa femme. Cet appartement est entièrement organisé par la domotique que dirige une IA qui contrôle tout y compris le comportement du protagoniste qui a remis à son IA (Myia) les décisions qu'il risquerait de prendre sous l'impulsion négative de ses émotions. Bloqués dans l'appartement par décision de l'IA, lorsque les trois personnages seront libérés dans ce lieu dévasté et envahi par le végétal, ce sera dans le retour à l'animalité, mais l'IA sera toujours là. Derrière un futur dystopique se profile un autre futur fondé sur des valeurs propres à rétablir une harmonie en accord avec l'histoire de la Terre et du monde.

Pour conclure sur ce livre qui refuse d'être une critique primaire de la technologie pour explorer des voies critiques ouvertes, qui tente de faire la part des choses, je donnerai encore la parole à son auteur : Il nous faut « *Des pratiques qui nous ouvrent le monde chaque fois que l'addiction rôde, un rythme d'utilisation qui ne soit pas algorithmé, une écologie de l'attention qui nous décadre et une relation aux IA qui ne soit ni brute ni soumise* »<sup>31</sup>.

Voilà pour le fond ! Ajoutons-y une écriture riche et inventive que l'IA n'est pas encore en mesure d'imiter puisqu'elle ne saura jamais que faire semblant, et puisque la créativité procède de ce qu'est l'humain et que le transhumanisme rejette...

.....  
31 *Ibid.*, p. 229.



